

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 28 (1890)
Heft: 47

Artikel: Le bas de Grand'Mère
Autor: Pauthier, H.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-191969>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

culier produit sur certains individus par la proximité de l'eau ou de métaux.

En d'autres termes, l'opérateur, placé sur un terrain donné, éprouve une sensation plus ou moins forte qui, arrivant aux mains, produit le mouvement de la baguette.

Je laisse à de plus savants que moi le soin de décider si c'est là un phénomène magnétique ou électrique.

Les individus dont le système nerveux est affecté par des causes qui, pour nous, sont imperceptibles, sont relativement nombreux : un certain comte Tristan, qui a écrit sur ce sujet, estime que sur quarante personnes, il en est une qui est géologue malgré elle ou sans le savoir.

Dans le Harz, il existe une petite peuplade dont tous les membres sont des adeptes de la baguette. Comme ils sont très habiles, on paie leurs services fort cher, et ils seraient tous riches s'ils ne menaient pas une vie de sacripans.

Une femme de la Suisse allemande, nommée Beutler, qui vivait il y a quelque cinquante ans, éprouvait des sensations très vives, et souvent douloureuses, sur différentes parties du corps, lorsqu'elle se trouvait près d'une source souterraine ou d'un gisement de minéraux.

Enfin, le célèbre pasteur Oberlin du Ban de la Roche était un grand découvreur de sources et ne dédaignait pas de se servir du coudrier. Je pourrais vous citer bien d'autres exemples à l'appui de la thèse ci-dessus, mais je crains d'abuser de vos colonnes, ou, ce qui serait peut-être fâcheux, de passer pour fou aux yeux de vos lecteurs.

Agrérez mes salutations. V.

C'est avec grand plaisir que nous avons accueilli la lettre qui précède, — très intéressante par certains faits qu'elle rapporte, — et nous sommes charmé de l'avoir provoquée. Néanmoins, nous avons le regret de dire à notre correspondant que les arguments qu'il avance ne modifient en rien notre manière de voir au sujet de la baguette de coudrier.

On nous dit que la proximité de l'eau ou des métaux produit sur certains individus « un effet particulier, et qu'ils éprouvent des sensations très vives, souvent douloureuses, sur différentes parties du corps, lorsqu'ils se trouvent près d'une source souterraine ou d'un gisement de minéraux. » Mais, s'il en était ainsi, que deviendraient ces braves gens près d'une fontaine, d'un fleuve ou d'un lac ?... Quelle attitude auraient-ils en bateau à vapeur ?

Et lorsqu'il s'agit de métaux, vous voyez d'ici la figure qu'ils feraient dans le magasin Francillon ou en montant à la Tour Eiffel ! Ils seraient pris d'une agitation nerveuse telle, qu'il faudrait

les lier comme de pauvres fous, ce qui serait fort triste.

Non, la baguette de coudrier ne sera jamais pour nous qu'un simple morceau de bois, bien innocent des prodiges qu'on lui attribue.

Un coup d'œil dans la société parisienne.

Mesdames. — Donnons un coup d'œil dans la société parisienne que la saison vient de ramener nombreuse au sein des plaisirs et des fêtes de la grande ville. Prenons pour guide un spirituel écrivain, la baronne Staffe, qui publie, dans l'*Estafette* de Paris, une intéressante chronique, à laquelle nous empruntons les détails suivants :

Paris est à ce moment très vivant, très peuplé de monde élégant. On y reçoit beaucoup à table, on s'y visite assidûment, on se retrouve journellement au théâtre.

La princesse Brancovan, qui a passé l'été dans sa belle villa d'Amphion, est installée actuellement en son hôtel de l'avenue Hoche, et va recommencer ses déjeuners fameux où l'entente la plus délicieuse doit régner pour justifier leur nom de *Concordia*. La politique n'y trouve pas de place dans la conversation.

A l'issue des déjeuners de la princesse, on fait toujours de la musique, ce qui contribue encore à adoucir les mœurs... pendant quelques heures au moins, et l'on ne saurait trop féliciter M^{me} de Brancovan d'obtenir ces trêves, si courtes qu'elles soient.

L'hôtel de Condé, habité par la comtesse de Chambrun, musicienne de première force, retentit également de sons harmonieux.

Chez la marquise de Blocqueville, il y a toujours foule aux réceptions du mardi, et ses soirées musicales et littéraires du lundi recommenceront prochainement.

Fontainebleau est aussi dans toute sa gloire ; les heureux de ce monde y peuvent trouver les plaisirs de la chasse pendant le jour, et ils ont pour leurs soirées le bal, la comédie, la musique. La saison de cette charmante petite ville dure neuf mois ; au printemps, outre les déjeuners et les promenades, on y a tous les divertissements de Paris ; l'été, la villégiature y est plus agréable qu'en tout autre lieu. En résumé, la ville de François I^{er} ne se calme guère que pendant les trois premiers mois de l'année, et encore.

Du reste, je crois que partout on a résolu le problème de s'amuser toujours, et quand même, et bien que les campagnes soient fort tristes en ce moment, sous leur voile de brume, les châteaux de France retentissent des éclats du plaisir et de la gaieté.

Les modes d'hiver ne sont pas encore déclarées ; nous en sommes toujours à celles d'arrière-saison. Dans les voitures qui filent vers le Bois, vous apercevez les toilettes de fin drap, de nuance tendre : héliotrope, turquoise, mastic, vert nil, etc. Les têtes sont coiffées de l'imperceptible capote ou de l'immense chapeau rond. Sur les épaules, en attendant les fourrures et les lourds manteaux, des pélerines-prélat, des cols ozarène, en lophophore, avec manchon assorti.

Jamais le plumage du superbe oiseau des Indes n'eut un pareil succès. Les douairières se souviennent de l'avoir vu porter, pour la première fois, par la princesse Clémentine, — mère du prince de Bulgarie, — à une réception de la cour de Louis-Philippe, son père. La garniture envoyée par l'empereur du Brésil, — où le beau galinacé a été acclimaté, je pense, — avait été posée sur une robe de satin blanc. On admira beaucoup le magnifique ornement, mais il fallait être fille de roi pour le posséder, son prix étant excessivement élevé. Le vrai lophophore coûte encore très cher, mais en l'achetant, les femmes élégantes satisfont, à la fois, leur coquetterie et leur cœur. Elles savent que cette parure, chatoyante comme si elle était faite de pierreries, n'appartient qu'aux privilégiées, et qu'en embellissant leur beauté, elles procurent du pain à un nombre considérable de petites fées, dont les mains habiles assemblent ces plumes étincelantes, avec une patience et un goût dont tout le monde se rend compte en admirant leur travail.

Le bas de Grand'Mère.

Ce fut vers le temps des semailles
Qu'elle fit les premières mailles ;
Depuis, l'hiver comme l'été,
Toujours elle avait tricoté,
En ruminant quelque prière ;
Et plus ses lèvres marmottaient,
Plus ses mains maigres tricottaient,
Pauvre Grand'Mère.

Les doigts se raidissaient rebelles,
Et souvent, le soir, aux chandelles,
Les yeux, clignotant sous les cils,
De la laine brouillaient les fils.
Aussi le bas n'avancait guère ;
Depuis six mois, c'était bien long,
Elle n'en était qu'au talon ;
Pauvre Grand'Mère.

Vint l'automne, temps des veillées ;
On s'assemble pour les teillées.
Grand'Mère, au fond d'un vieux cabas,
Avec elle emportait son bas.
« Quand aurez-vous fini la paire ? »
Lui disaient jeunesses en rond,
Tout en cassant le chanvre blond.
Pauvre Grand'Mère.

Un soir, de sa main qui tremblotte,
Elle remit dans la pelotte
L'aiguille pour ne plus l'ôter ;
Et lasse enfin de tricoter,
S'en alla dormir sous la terre,
Ayant fait son temps ici-bas,
Sans avoir pu finir son bas.
Pauvre Grand'Mère.

H. PAUTHIER.

(Extrait des *Gaudes*.)

Lè coumechons

Dévant qu'on aussè lo tsemin dè fai,
on ne saillessâi pas atant qu'ora, et
n'étâi pas râ dè vairè dâi vilhiès fennès
que n'aviont jamé met lè pi ein défrou dè
la perrotse. Dein cé teimps, cé qu'allâvè
per hazâ pè la vela, quand demâorâvè
dein on veladzo on bocon liein, dévessâi
fèrè dâi coumechons po 'na masse dè
dzeins. C'étâi onna metse dè pan po